

« tés » au sujet de la succession de son frère, « afin, disait-elle, de ne rien faire contre ses désirs ou ses intérêts. » — « Quant à mes volontés, répond-il, je n'en ai pas d'autres que de vous vouloir heureuse et à l'abri de tout besoin : tout ce que vous ferez sera bien fait. Vous craignez de faire quelque chose contre « *mes intérêts*, » dites-vous. Ce mot est un peu dur pour un fils. *Mes intérêts* sont les vôtres, et je serais bien ingrat, si j'osais jamais vous parler à vous, ma mère, de « *mes intérêts*. » Tout ce que je puis avoir en France est à vous, disposez-en comme il vous plaira : je veux toujours être votre enfant comme je l'étais à dix ans. »

Le P. Nempon avait retrouvé le calme et la paix dans la conscience du sacrifice qu'il avait accompli en union avec sa mère « pour Dieu et pour les âmes, » lorsqu'une lettre, venue de France, renouvela l'émotion des premiers jours, et provoqua au cœur du fils et dans l'âme du missionnaire une nouvelle lutte de tendresse et de générosité. Un ami de la famille, prenant en pitié la situation de Mme Nempon si cruellement éprouvée dans son amour d'épouse et de mère, et voulant lui procurer la seule consolation qu'elle pût rencontrer sur terre, entreprit de décider le jeune missionnaire à venir prendre la place laissée vide par la mort de son frère. Dieu permit cette épreuve pour offrir au généreux apôtre une occasion d'affirmer son amour de Dieu par-dessus toutes choses, sans se départir de la tendre affection qu'il conservait à sa mère.

Le P. Nempon fit part à son supérieur de la lettre qu'il avait reçue, et du trouble qu'elle avait jeté dans son âme. « Restez, mon cher ami, lui répondit le P. Ramond, restez pour Dieu et pour votre mère. Elle sera bien plus heureuse de vous savoir missionnaire que de vous posséder à ses côtés; et le bon Dieu, à qui vous vous sacrifiez, vous tiendra compte à tous deux des mérites de ce nouveau sacrifice. » — « C'était bien mon avis, répartit le jeune missionnaire, mais j'avais besoin de m'entendre encourager. Je vous remercie. »

Ecrivant ensuite à son meilleur ami, le confident habituel de ses pensées : « On voudrait me faire croire que mon